



# TRECCANI

## Storie virali. Cher Pangolin

de Fabrice Cahen

Paris, le 20 mars 2020

Cher pangolin,

Je ne sais pas, à l'heure où j'écris, si tu as véritablement quelque chose à voir avec le déclenchement de toute cette histoire mais puisque tu en es devenu, de fait, un protagoniste, c'est à toi que je choisis de m'adresser. L'anthropologue Mary Douglas nous ayant appris, il y a de cela trois quarts de siècle, que les Lele du Congo te prêtaient un esprit et de grands pouvoirs, qu'ils voyaient en toi un médiateur entre le monde humain et le monde sauvage, c'est avec la plus grande déférence que je m'autorise à faire de toi mon interlocuteur.

Beaucoup d'occidentaux, jusqu'à peu, ne te connaissaient pas... Tu es chez nous, comme l'outarde, le vombat, le jabiru, le pécaru ou l'échidné, un artiste maudit, injustement oublié des bestiaires ordinaires. Comment, pourtant, rester insensible à ton allure préhistorique – tu es apparenté à la fois au grand tamanoir et au tatou –, à ta démarche maladroite et génératrice d'humus, à ta propension éminemment sympathique à te mettre en boule devant le danger ? Presque aussi paisible que l'aï, tu es de nature « cool » : tu ne te nourris que d'insectes, tes repas sont suivis de siestes, tu ne donnes d'ordres arbitraires à personne, tu n'exploites aucun subordonné, tu ne roules pas en Hummer, tu ne caches pas tes économies aux Bahamas, tu ne joues pas l'argent des autres au casino boursier, tu ne stockes pas de produits pharmaceutiques pour spéculer en temps de crise sanitaire. Hélas pour toi, la valeur marchande attribuée à tes écailles a fait de ton espèce la proie du superprédateur Homo sapiens. Hélas pour nous, tu as servi d'« hôte » à un virus qui nous a trouvés sur son chemin. Tu n'avais pourtant nulle intention de nous nuire.

Bien que je te croie trop pacifique pour ressentir une quelconque jubilation, tu dois trouver la situation bien ironique : nous, maîtres du monde et bientôt - à en croire certains milliardaires américains - de la planète Mars, ramenés aux grandes paniques médiévales, pétrifiés comme dans un cauchemar devant un tsunami qui déferle au ralenti, réalisant notre vulnérabilité, notre degré d'impréparation – malgré les différents épisodes épidémiques et pandémiques survenus depuis les années 1980 –, manquant de moyens matériels et humains pour y faire face convenablement. Depuis quelques années, à longueur de magazines et de conférences TED, des gourous de la *geek culture*, prophètes de la nouvelle économie et apôtres de la disruption promettent (aux plus riches tout au moins) la « mort de la mort ». Ils nous affirment que leurs technologies sans cesse plus perfectionnées, à base de génomique, d'intelligence artificielle et autres *big data*, vont résoudre des problèmes qui, pour certains d'entre eux, n'ont jamais traversé l'esprit de qui que ce soit. Or à l'heure qu'il est, nous n'avons tout simplement pas le niveau d'infrastructures de base pour combattre efficacement une pandémie qui est pourtant, d'un strict point de vue infectiologique, d'une létalité modérée. Pénurie de lits, pénurie de masques, pénurie de tests biologiques et même de solutions de désinfection : aucune application pour smartphone, aucun algorithme magique ne peut pallier l'indisponibilité de ces technologies sanitaires et hospitalières inventées, grosso modo,



# TRECCANI

entre 1850 et 1950. Nous redécouvrons des méthodes conçues il y a plus de cinq siècles (quarantaine, isolement, confinement), et réapprenons le lavage de mains tel qu'on l'enseignait aux écoliers il y a cent ans.

Comment en sommes-nous arrivés là ? J'ignore quel est ton point de vue sur la question. Vois-tu dans l'actuelle pandémie l'expression, somme toute ordinaire, d'une Nature relativement indifférente à notre sort, ayant toujours manifesté des sautes d'humeur ? Crois-tu que le fléau soit une vengeance immanente contre la démesure de l'Homme ? Y vois-tu une nouvelle conséquence d'une bêtise qui serait inscrite dans l'ADN humain ? Appartenant à une autre sous-espèce que celle des métaphysiciens ou celle des biologistes, je considère pour ma part – si tu daignes t'intéresser à ce que je pense, mais je comprendrais parfaitement que tu préfères vaquer tranquillement à la chasse aux fourmis - que ce qui se passe est le fruit d'une longue série d'orientations, de choix et de décisions qui auraient tout à fait pu être différents.

Selon les « malthusiens », les catastrophes qui nous tombent dessus proviendraient essentiellement du nombre trop élevé des humains. En réalité, le problème réside moins dans notre effectif lui-même que dans nos comportements. Comme on le sait depuis un certain nombre de siècles, plus les sociétés se développent, se complexifient et deviennent exigeantes dans leur rapport à la vie, plus s'imposent l'intelligence collective, le sens de l'anticipation et la mise en place de structures régulatrices ; et lorsque le monde se mondialise, la coordination à échelle globale devient impérative. Ce sont là les conditions qui permettent, à l'inverse des lois aveugles du marché, d'éviter les surdensités locales, l'exploitation inconsidérée des éléments naturels, la destruction de la biodiversité, la transgression des règles d'hygiène et de sécurité - autant de facteurs favorables à l'émergence et à la propagation de pathogènes.

Aucun événement particulier datable au jour près, aucun tournant historique objectif, aucun cerveau individuel maléfique ne suffisent à expliquer qu'une logique de marché et une vision de court terme se soit imposée à des domaines qui auraient toujours dû en être préservés. Une chose est néanmoins bien établie. Il existait vers le milieu du XXe siècle, dans les pays occidentaux, un relatif consensus : il fallait tenir à l'écart, à la fois, le déchaînement sauvage des intérêts individuels (l'homme étant potentiellement un loup pour l'homme) et le communisme totalitaire si prodigieusement mis en scène dans la *La ferme des animaux*. Entre ces deux pôles, l'endroit où était placé le curseur variait selon les Etats ; mais, en gros, le capitalisme était domestiqué. De l'école primaire aux filières supérieures d'élite, on enseignait – certes sous une forme parfois liturgique et occidentalocentrée - les bienfaits de l'Etat providence, de la redistribution des richesses, du civisme fiscal et plus largement de l'intérêt général. Au cours des années 1970 et 1980, une secte bientôt devenue religion hégémonique vint brutalement nous annoncer que tout cela était périmé, contraire au sens de l'histoire... La solidarité ? Une morale pour louveteaux en culotte courte. Les luttes collectives ? Le refuge d'odieux corporatismes. La protection des travailleurs et des démunis face aux aléas de l'existence ? Un frein à l'efficacité économique. Il fallait désormais n'accepter qu'un seul dogme : celui de la réussite individuelle et de la concurrence généralisée. Une philosophie de vie digne du grand requin blanc. La publicité, la télé commerciale et l'industrie du divertissement, relayées plus tard par les « influenceurs », ont inondé nos cervelles, cherchant à nous rendre le plus moutonniers possible, à nous persuader qu'aucun univers n'existait hors de l'enclos étriqué qui nous était gracieusement octroyé : celui de la consommation effrénée et de la contemplation passive du spectacle des puissants. Nous avons bien évidemment fini par y croire.



# TRECCANI

En une poignée d'années, la circulation d'argent a pris le dessus sur la production de biens. La valeur actionnariale a dicté ses exigences à une gamme sans cesse étendue d'activités humaines. La pressurisation des travailleurs (à commencer par ceux des pays en développement ou émergents) s'est intensifiée jusqu'à un niveau ahurissant de souffrance, que les salariés jetables n'ont souvent eu d'autre choix, sous la menace d'un chômage massif, que d'accepter. Le saccage accéléré de l'environnement et l'émission exponentielle de polluants et de toxiques ont été l'autre versant de la « libération des énergies ». Tu es bien placé pour le savoir.

Depuis quarante ans, ceux qui osent prôner la justice sociale, ceux qui cherchent à élaborer d'autres manière d'organiser la production de biens et de services, sont tournés en ridicule ou diabolisés – et ce, même lorsque les crises financières à répétition, l'emballement du réchauffement climatique, la multiplication des signes d'anomie sociale et le retour en force de l'extrême droite leur donnent raison. Il y a quelques semaines encore, des millions de Français défilaient dans les rues pour défendre les services publics et les droits des salariés : face à eux, les gouvernants-managers de la *corporate republic* n'avaient d'autre réponse que le dédain et la fêrule policière. Une fois de plus, il faut se retrouver au bord du gouffre pour constater que ce qui « tient » encore dans notre société, on le doit en premier lieu à ces travailleurs si peu conformes au modèle de la *startup nation*, si éloignés des « premiers de cordée » et pourtant si vitaux : personnels hospitaliers, mais aussi enseignants du primaire et du secondaire, travailleurs sociaux, éducateurs, agents de la Sécurité sociale, etc.

Je ne pense pas être bien plus évolué que toi en matière de stratégie politique et je ne crois pas briller par ma prescience. Tout en sachant que ce n'est pas le moment, je ne peux m'empêcher de penser que nous devons dès maintenant envisager l' « après », ne serait-ce que pour conjurer l'inquiétude et se donner du baume au cœur. Je ne suis sans doute pas le seul à vouloir me convaincre que ce qui arrive n'aura pas servi à rien. Je te livre donc quelques considérations auxquelles tu pourras réagir si le cœur t'en dit et que tes siestes digestives te laissent un peu de temps.

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est qu'un certain nombre d'idées ou de revendications habituellement repoussées comme « irréalistes » vont devenir plus audibles dans les temps prochains. Il faut l'espérer, du moins tout faire en ce sens. Pour commencer, on va peut-être se remettre à parler de *politique*, au vrai sens du terme. Car tout révèle actuellement à quel point l'action menée par les différents gouvernements, face au fléau, est indissociable des normes, valeurs et des idéologies en vigueur : le type de mesures adoptées, le niveau de recours à la contrainte d'Etat, la place de l'éthique dans les stratégies sanitaires, le rapport à l'autre (étranger, migrant...), le sens civique des populations, la confiance des citoyens à l'égard de la parole publique ou scientifique, etc. Les inégalités (de santé, de logement, de couverture santé, etc.) explosent dans toute leur nudité à la figure de ceux qui s'obstinaient à les nier ou à les minimiser. Par ailleurs, la vague de solidarité qui s'exprime démontre que l'idéologie du squalo n'a pas encore tout laminé sur son passage. Il n'est pas toujours facile d'admettre l'idée, formulée par les sociologues du XIXe siècle (et certains hommes politiques, comme Léon Bourgeois), que la solidarité est une nécessité quasi-biologique – y compris dans l'intérêt de l'économie – et pas seulement une belle et noble valeur morale et politique. Aujourd'hui, le lien entre l'interdépendance de fait des individus et cet impératif de solidarité nous apparaît plus clair que jamais.



# TRECCANI

Ce que nous vivons collectivement peut constituer une opportunité historique pour remettre pas mal de choses à plat et avancer vers du mieux. Mais outre notre propre défaitisme, notre tendance à l'inertie et nos multiples divisions, nous avons tout à craindre de ceux qui ont fait du monde l'immense terrain de chasse (ou de braconnage, on ne sait plus très bien) qu'il est devenu. Architectes, propriétaires et syndics de l'ordre planétaire actuel ne vont évidemment pas nous laisser les clés et se retirer sur la pointe des pieds en battant leur coulpe. Ils en ont vu d'autres ! Eux aussi sont d'ores et déjà en train de préparer l'« après ». Nous les verrons bientôt multiplier les gestes philanthropiques et les libéralités, tenir des discours poignants, tout faire pour s'acheter une virginité et reprendre la main au plus vite. Ils chercheront à nous faire payer l'addition financière, comme après la crise de 2008. Leurs serviteurs (faiseurs d'opinion, intellectuels médiatiques vissés aux fauteuils des talk-shows, experts stipendiés) resteront fidèles au poste. Ils réciteront des éléments de langage exonérant le système économique de toutes ses responsabilités, multiplieront les stratégies de diversion en tapant sur quelques bouc-émissaires savamment sélectionnés, en agitant le spectre du chaos économique dès qu'une proposition s'écartera d'un pouce de ce que tolère leur esprit, en entretenant nos addictions socio-numériques.

Pour pas mal de petits malins, de nouvelles opportunités de gain vont s'offrir. Le business de la sécurité, de l'hygiène, de la paranoïa sous toutes ses formes a un bel avenir devant lui. La peur n'est pas seulement le meilleur allié des pouvoirs, c'est aussi un immense gisement de profit.

Signe avant-coureur de cette résistance à tout remise en question, ce n'est pas en évoquant la fierté professionnelle, le dévouement au bien commun ou même l'émulation scientifique que les dirigeants encouragent, depuis quelques jours, les vaccinologues à trouver au plus vite la formule tant attendue. C'est au nom de la « compétition », internationale et individuelle ! Pour que la France soit bien placée dans ladite compétition, le président Emmanuel Macron a déjà annoncé des mesures allant très exactement à l'encontre de ce que les universitaires et chercheurs revendiquent depuis plusieurs mois, dans le cadre d'un mouvement social sans précédent. Sur un autre plan, l'état d'urgence sanitaire instaure des clauses qui permettent aux employeurs de contourner le droit du travail, alors que des salariés sont exposés, partout, au risque viral, et souvent dans des métiers ou des secteurs dont on peine à voir la « nécessité vitale ».

Je serais bien embêté, en fait, si tu te mettais vraiment à m'adresser la parole – mettons, pour me demander dans quel sens *précis et concret* il faudrait changer les choses, ou comment et jusqu'où les changer. Une fois que j'aurai répondu liberté, égalité, solidarité et protection des écosystèmes, à l'échelle nationale, régionale et globale, je n'aurai pas fait grand-chose d'autre que de me rappeler à moi-même les grands repères de la boussole. Là où j'ai de plus fermes convictions, c'est sur le fait que tous nos efforts ne seront que du temps perdu si le pouvoir des lobbies n'est pas brisé, si le conflit d'intérêt reste, comme il l'est actuellement, au cœur même du système ; si les représentants du peuple et les serviteurs de l'Etat continuent à copiner à ce point avec les détenteurs de l'argent ; si les postes de décision politiques et administratifs ne sont plus qu'un passage momentané dans une carrière essentiellement vouée à l'enrichissement privé. Ma seconde certitude est la suivante : quand bien même l'épisode que traverse actuellement l'humanité jouerait le rôle de choc salutaire, la décontamination des esprits à l'égard de ce qu'il faut bien appeler l'idéologie dominante nécessitera plus de temps que l'actuelle « guerre sanitaire ». Mais comme l'avait joliment écrit en 2010 Moncef Marzouki, alors opposant au régime autoritaire tunisien, il faut semer ; même dans le désert, il faut semer... Donc, semons, sans attendre.



# TRECCANI

Je m'arrête là car je ne veux pas abuser de ton temps et qu'il est bientôt l'heure d'aller à ma fenêtre participer à la clameur populaire en soutien aux personnels soignants. Si ça ne tenait qu'à moi, ce rituel aurait lieu tous les jours de l'année, même en temps normal. Pas seulement pour laisser s'exprimer l'hypocondriaque qui est en moi, mais pour le plaisir de contribuer à une ferveur collective qui concerne autre chose que le football, auquel je ne m'intéresse plus depuis que mon héros Dominique Rocheteau a rangé le maillot bleu.

J'espère que nous resterons en contact et que nous aurons des occasions plus heureuses de croiser nos destins.

Respectueusement,

Fabrice

Mary Douglas, *The Lele of the Kasai*, Routledge, 2003 (1re éd. 1963), 286 p.

<https://laviedesidees.fr/Mary-Douglas-un-certain-gout-pour-la-hierarchie.html>

George Orwell , *La fattoria degli animali...* (I ed . 1945)

Moncef Marzouki: <https://blogs.mediapart.fr/francois-geze/blog/190111/un-temoignage-inedit-de-moncef-marzouki-meme-dans-le-desert-il-faut-semer>